

Vincent ENGEL

« Donner, reprendre » : les mots qui tuent les mots

Résumé

Dans *Les Bains de Kiraly*, Jean Mattern évoque l'impossibilité qu'il y a à faire un deuil sans recourir au langage. Même l'amour ne peut combler le trou béant creusé par ce secret, par ce silence. D'autant que les silences et le bruit des indicibles sont des poupées russes qui ouvrent à l'abîme ; derrière celui de Gabriel, le narrateur, et qui touche à la mort de sa sœur, il y a ceux de ses parents, qui touchent à leur enfance en Hongrie, à un passé juif refoulé sous la conversion. Deux mots reviennent en leitmotiv dans le roman, pour exprimer l'absurdité de la mort d'une jeune fille, fauchée par un chauffard, et la méfiance envers les mots qui grandit chez Gabriel : donner et reprendre. Dieu a donné, Dieu a repris ; ces premiers mots du Kaddish, la prière des morts, restent en travers de sa gorge et de son âme.

Inimaginable, indicible, intransmissible : des mots qui ne trahissent que notre incapacité à imaginer, dire et transmettre. Des mots qui ne disent rien sur ce qu'on entend qualifier à travers eux. À travers ce court roman sera donc étudiée la permanence de la thématique clé de la littérature de l'après-guerre que constitue l'indicible, dans son indissociable articulation avec la mémoire et l'oubli.

Abstract

In *Les Bains de Kiraly*, Jean Mattern evokes the impossibility of going through a mourning without using language. Even love can not fulfil the gaping hole dug by secret, by silence. All the more so because the silences and the unspeakables' noise are Russian dolls that open onto the abyss; behind Gabriel's, the narrator, related to his sister's death, there are his parents', related to their childhood spent in Hungary, to a Jewish past repressed under conversion. Two words keep coming as leitmotifs in the novel, to express the absurdity of a young girl's death, hit by a reckless driver, and Gabriel's growing mistrust of the words: to give and to take back. God has given, God has taken back; those first words of the Kaddish, the dead's prayer, remain hard to accept for him.

Unimaginable, unspeakable, incommunicable: words that only let show our inability to imagine, speak and communicate. Words that say nothing about what we try to express through them. The article thus studies the permanence, in this short novel, of an essential theme in post-war literature: the unspeakable, in its inseparable articulation to memory and oblivion.

Pour citer cet article :

Vincent ENGEL, « “Donner, reprendre” : les mots qui tuent les mots », dans *Interférences littéraires*, nouvelle série, n° 4, « Indicible et littérarité », s. dir. Lauriane SABLE, mai 2010, pp. 155-162.

« DONNER, REPRENDRE » : LES MOTS QUI TUENT LES MOTS

LES BAINS DE KIRALY DE JEAN MATTERN

Les Bains de Kiraly, premier roman de Jean Mattern, raconte l'histoire de Gabriel, marqué, enfant, par la mort accidentelle de sa sœur Marianne. Cette mort est devenue un tabou familial. Plus tard, Gabriel rencontrera Laura, qu'il épousera mais à qui il ne confiera jamais ce secret. Jusqu'où jour où, apprenant la naissance future de leur premier enfant, Gabriel fuira Laura et se réfugiera, sans savoir pourquoi, dans une synagogue londonienne.

La fuite : réaction ô combien fréquente face à un obstacle qui semble trop difficile à surmonter ! Suivant le schéma que j'ai développé, la fuite s'apparente évidemment à un déplacement : on change de lieu, ou d'acteur, mais le fait demeure. L'histoire de Gabriel montre que la fuite peut aussi être un piétinement.

Il a abandonné sa femme alors qu'elle vient de lui apprendre qu'elle est enceinte – plus précisément, comme on le verra, après avoir écrit un long mail à son ami Léo où il lui confie enfin, et partiellement, le secret de la mort de sa sœur, mail sur lequel Laura tombera par hasard, comprenant que son mari lui a au moins caché des choses, sinon menti.

Gabriel est dans cette situation de piétinement parce qu'il ne parvient pas à parler, à dire la mort de sa sœur et le désastre que cette mort provoque en lui. Il n'a pu en parler avec ses parents, et il en a été autant incapable avec Laura. Elle l'a accepté avec son gros secret, dont elle ne connaît que les contours, mais l'annonce de la grossesse a provoqué un drame : Gabriel ne se sent pas capable d'assumer la paternité avec, sur sa tête, l'épée de Damoclès d'un décès possible de son enfant. Il ne veut pas donner la vie si l'absurdité de l'existence risque de la lui reprendre.

Toute sa vie, jusqu'au jour où il rentre dans la synagogue de *Beth Hamedrash*, est donc un piétinement : celui de l'indicible. Le déplacement que constitue le fait d'aller assister à l'office de Kippour va rompre ce piétinement et permettre à Gabriel de renouer avec le processus du langage. Car si la vie de Gabriel, jusqu'à ce jour, est noyée dans l'indicible, le roman dont il assume la narration débute au lendemain de ce jour.

Une raison à cela est directement associée au motif de la fête juive : le Kippour est le jour du pardon. D'emblée, Gabriel le dit : sans doute cherche-t-il l'absolution. L'absolution est certes liée à la faute, mais plus encore au langage, car la faute doit être avouée, donc verbalisée, pour que le pénitent puisse recevoir la parole qui le pardonne.

Le silence est parfois une forme de parole. Un bavardage, un discours neutre qui permet de ne pas dire l'essentiel – l'indicible. De ce point de vue, la profession

de Gabriel, construite sur un rapport au langage très particulier, est particulièrement intéressante ; il est, en effet, traducteur et auteur de traités de stylistique. S'il l'est devenu, c'est à cause d'une autre blessure liée à la langue : il n'a pas de langue maternelle. Ses parents, pour effacer leur passé, ne lui ont jamais parlé dans leur véritable langue, le hongrois. Il fallait oublier, tourner la page, s'assimiler. C'est, dans le schéma événementiel des parents, un autre exemple de déplacement par l'oubli, l'effacement des racines. Doté d'une oreille absolue, qui lui permet de rentrer dans la musique de toutes les langues, et d'une mémoire photographique (donc liée aux images), il se plongera dans l'apprentissage des langues étrangères et la lecture des dictionnaires, et offrira à ses parents la concrétisation de leur projet : une maîtrise parfaite du français.

Et c'est ici que surgit l'aveu capital :

Mais cette langue [le français] ne devint jamais mienne, et la seule grammaire que je possède est faite de cette règle unique énoncée un jour par mon père : « Dieu a donné, Dieu a repris. »

J'ai quitté Laura parce que ces six mots ne me permettent pas de vivre, d'être un père pour notre enfant. Ni un mari pour elle. Six mots ne suffisent pas pour aimer, et tous mes traités de stylistique ne m'aident pas à lui parler. (BK, 21-22)¹

Au-delà de la religion (dont elle est d'ailleurs le point de départ), cette « règle unique » rejoint l'angoisse existentielle fondamentale : pourquoi naître si c'est pour mourir ? Quelle est la justification de cette injustice ? Le langage, dès lors, est ce qui génère et formule l'angoisse sans pour autant être en mesure de la résoudre. Comme Dieu (si l'on en croit les mots des hommes), le mot donne et reprend. Il donne et reprend l'illusion : celle de faire comprendre ou d'avoir compris, de pouvoir transmettre une émotion, une expérience. Plus encore, il ne peut donner le récit que s'il reprend l'expérience vécue.

Mais le silence, conséquence du refus des mots, n'est pas une solution. L'homme est inscrit dans le symbolique et la difficulté du langage ne peut conduire qu'à une recherche de la meilleure maîtrise possible de ce langage. À cause de ce refus, Gabriel a fui Laura et ne connaît pas leur fils, qui a aujourd'hui sept mois. Ce fils, dont Gabriel ignore même le nom, « mérite mieux que [s]es silences et [s]es mensonges » (BK, 22). Ce qui le conduit à tenir ce cahier, qui n'est autre que le roman que nous lisons.

L'écriture devient alors une référence et la métaphore de la vie. Les souvenirs et les récits des morts s'enchaînent dans la confusion entre imagination et littérature, sous le sceau de l'inachèvement : en effet, cherchant à imaginer ce qu'il était en train de faire au moment où sa sœur était victime de son accident, il se souvient qu'il était occupé à lire un Agatha Christie – livre inachevé que, désormais, il n'achèvera jamais.

Il faut lire ces références multiples à l'inachèvement comme une réponse humaine à l'achèvement qui sous-tend la phrase biblique : *Donner, reprendre*. Celle-ci sonne comme un compte que l'on solde. Placer la mort et le récit que l'on peut en faire du côté de l'inachèvement – ce qui est contestable, évidemment, et ne peut se

1. Les références de page, précédées des initiales BK, renvoient à Jean MATTERN, *Les Bains de Király*, Paris, Sabine Wespieser, 2008.

concevoir que grâce aux finesses du langage –, permet de tempérer, voire de saper ce que la phrase biblique a d'absolutiste : tout n'a pas été donné, et tout n'a pas été repris. Il reste quelque chose, dont le récit est la trace, et qui n'est peut-être rien d'autre que l'humanité.

Quand il rencontre Léo, Gabriel ne croit plus en la puissance des mots. Léo deviendra un double qui le précède dans ce cheminement douloureux de la mise en récit du deuil. En effet, Léo a lui aussi perdu une sœur, morte d'une méningite fulgurante. Comme Gabriel, il ne peut pas en parler, jusqu'au soir où il se confie, montrant ainsi la voie à Gabriel.

Si Gabriel progresse, il lui faut encore accéder à un niveau « supérieur », qui l'approche de la maturité et de l'âge adulte : la sexualité.

Gabriel ne comprend pas comment Laura finit par tomber amoureuse de lui. Il est resté silencieux, ou presque, et s'est contenté de lui envoyer quatre ou cinq lettres lors d'un séjour qu'il doit faire en France. Et sa méfiance des mots le conduit à placer leur rencontre sous le signe du non-verbal, du corps et de la sexualité. Mais pour Gabriel, tout reste lié à la mort : en effet, il comprend, à l'aube de cette première nuit d'amour, que son dépucelage coïncide avec l'anniversaire de la mort de sa grand-mère paternelle, que son père a perdue alors qu'il n'avait que dix ans.

Si reprendre répond à donner, Gabriel s'engage dans un processus dont on perçoit que la règle serait : perdre pour retrouver. Et cette perte se jouera encore et toujours à travers la littérature.

Un colloque en Hongrie, à Budapest, sous prétexte de rencontrer d'autres traducteurs de Mann auquel il consacre sa thèse, fera voler en éclats le bonheur construit avec Laura.

C'est la première fois que le couple est séparé, au départ pour quelques jours... qui deviendront un mois. Ce n'est pas tant cette absence prolongée injustifiée que lui reproche Laura, que son silence. Aucune lettre, alors que leur amour s'est construit sur la correspondance que Gabriel avait adressée à la jeune fille.

Le silence qu'il oppose à Laura est le fils de celui de sa mère. Silence sur la jeunesse hongroise (et les racines juives), silence sur la mort de Marianne. « Silence exemplaire, intimant à un petit garçon de se taire, même vingt ans plus tard » (*BK*, 64). Il est surtout l'excuse qu'il avance pour passer sous silence, c'est le cas de le dire, cette première fuite, prélude à celle qui provoquera l'écriture de ce cahier.

On comprend que, dans le schéma événementiel de Gabriel, la rencontre avec Laura et leur mariage a été pour lui une réaction dont il a espéré un dépassement. Dépassement qui l'aurait conduit à vivre cette vie sans mémoire, sans complication, tournée vers le bonheur de leur couple. Mais il ne s'agissait que d'un déplacement. Le passage par l'oubli n'efface pas la mémoire ; celle-ci mûrit, attend son heure. Et si la mort ne s'en mêle pas, les souvenirs resurgissent, d'autant plus impérieux et envahissants qu'ils ont été recouverts d'une chape de silence. Un silence pire qu'un adultère.

Il va pourtant poser un acte, en parfaite cohérence avec tout ce qui précède : lui qui est incapable de parler, même à sa femme ou à son meilleur ami Léo, va

écrire. Pas à Laura : à Léo. Un long courrier électronique qui sera la cause de la rupture avec Laura.

S'il le fait, c'est parce que Léo a trouvé, lui, la force de lui raconter la mort de sa propre sœur, terrassée par une méningite fulgurante.

Tout cela me fut confié par Léo. Le courage ne lui a pas manqué pour trouver les mots là où ils s'arrêtent pour moi. Il m'a fait cadeau de sa douleur, et je comprends aujourd'hui que la peine et le chagrin peuvent être offerts à une personne aimée, comme le plus beau des cadeaux. (BK, 81)

Difficile d'exprimer de manière plus juste le processus de la narration : de l'indicible à la transmission, à la construction d'un récit qui devient à son tour un événement pour celui qui le reçoit. Un cadeau, parce qu'il s'inscrit dans la solidarité humaine, mais aussi parce qu'il offre à un autre dans la détresse la preuve qu'il est possible de surmonter celle-ci, de forger un discours sur un événement qui semble inimaginable, indicible et intransmissible.

C'est à Laura qu'il devrait parler, comme il le confie à Léo, mais il n'a jamais été capable de le faire ; cette incapacité, il l'exprime à Léo, parce que Léo a dit l'indicible. Parce que Léo a dit la culpabilité que l'on pouvait éprouver par rapport à la mort de ses proches ; aurait-il sauvé sa sœur s'il avait averti plus tôt ses parents ? À Laura, pense-t-il, il ne pourra jamais plus parler, parce que le temps écoulé est trop long, et de même pour le silence qui s'est installé entre eux.

L'annonce de la grossesse déclenche donc non pas un discours à celle qui en a le plus le droit, mais à Léo. Gabriel est pourtant heureux de cette naissance annoncée, du moins le dit-il. Mais surtout, cet enfant est « l'impensable » (BK, 84). Impensable, inimaginable, donc indicible, donc intransmissible. Pourquoi ? Parce que, d'abord, il s' imagine tout aussi muet face à son fils qu'il l'est face à Laura. Mais plus encore, à cause de la mort de Charlotte et de Marianne. Mettre au monde un enfant, c'est risquer de le perdre.

Dans la synagogue, si Gabriel ne (re)trouve pas la foi en Dieu, il perd une certitude : celle de l'insuffisance des mots.

Les psychologues de l'école de Palo Alto insistent sur l'intérêt qu'il y a à provoquer une rupture dans les comportements habituels pour susciter des changements parfois majeurs et débloquent des situations qui semblent inextricables. C'est bien ce qui va arriver à Gabriel lors de ce colloque à Budapest – comme quoi, il se pourrait que les colloques servent à quelque chose, mais ce n'est peut-être que de la littérature...

Gabriel y arrive bloqué par le silence de sa mère sur son passé. Il rencontre un certain Janos Almassy, dont le prénom est justement celui du cousin de sa mère, ami de jeux de son enfance, mort soixante ans auparavant. Lequel Janos va lui apporter des informations sur ses aïeux hongrois. Mais ce n'est pas ce qui intéresse directement Gabriel. D'indices en livre, Gabriel va se réfugier dans une librairie, un de ces lieux où il perd toute notion du temps. Là, il se laisse envahir par les souvenirs de son oncle Jozsef et tombe, par hasard, sur « une traduction anglaise de *Jérémie* de Franz Werfel [...] un des romans préférés de mon oncle » (BK, 103). Le titre original du roman de Werfel est *Höret die Stimme*, ce qui explique le commentaire de Jozsef

à son neveu bouleversé par la lecture : « Tu comprends que “suivre sa voie” peut aussi s’écrire avec un x ? » (BK, 103). Si Werfel, compagnon de Kafka et de Brod, juif allemand lui aussi tenté par la conversion et passionné par Thérèse Soubiroux, contraint de fuir l’Allemagne avec son épouse Alma, la veuve de Mahler, s’offre ainsi en mise en abyme du destin de la famille de Gabriel, c’est que son livre peut être celle du roman qu’écrit Gabriel. En tout cas, il se pose en objet transactionnel : il va représenter l’oncle mort, qui aurait pu lui parler de cette famille lointaine et disparue, mais aussi l’oncle Janos mort trop jeune, comme sa sœur Marianne, le livre jouant à nouveau le représentant des vies interrompues prématurément : « Un récit inachevé, une phrase tronquée, une page déchirée » (BK, 104).

Dix jours plus tard, a lieu l’office de Kippour auquel Gabriel assiste, accueilli par les Juifs en prières comme si rien n’était plus normal. Lui qui n’a aucune religion se retrouve entraîné dans la parole biblique, comme le Jérémie de Werfel. Le pardon revient, et entraîne les souvenirs. Surtout celui du mail à Léo et du moment où Laura le découvre, par hasard :

Je la vis secouer la tête, très lentement, l’incrédulité se lisait sur son visage, et pour la première fois depuis toutes ces années, un mot me vint à l’esprit, un mot qu’elle déteste, un mot pour les faibles, comme elle disait, un mot pour ceux qui se cherchent des excuses, comme elle disait, un mot qui n’avait rien à voir avec la vie qu’elle avait décidé de mener, mais si, cette fois le mot s’appliquait bien à elle : elle était *désemparée*. (BK, 109)

Face à cet événement, qui va susciter non pas tant le départ de Gabriel que, d’abord, celui de Laura (et que Gabriel n’a pas encore avoué), il part d’image (l’incrédulité sur le visage de Laura) pour aboutir à un mot, après avoir répété six fois le mot « mot » : « désemparé », dont le premier sens est « privé de ses moyens d’action » ; « désemparer », dont le premier sens est « abandonner un endroit », ce que Gabriel et Laura vont faire dans les heures qui suivent cette discussion, mais aussi « faire perdre à quelqu’un ses moyens en l’abandonnant à lui-même »², ce qui est exactement ce que va faire Laura par rapport à Gabriel. À ce mot honni par Laura, elle répond par un autre : « pitié ». Mot pour mot, maux pour maux. Celui-là est aussi difficile à digérer pour Gabriel que « désemparé » pour Laura. Elle passera de l’abattement à l’abandon, passage que lui autorise les sens du mot ; Gabriel, lui, frappé par le mot/verbe (presque) divin, glissera lui aussi, ce qu’autorise l’étymologie, de la pitié à la piété.

Et quand, rentrant de la piscine où il cherché à se laver de ce mot qui lui laisse un mauvais goût en bouche (alors qu’il ne l’a pas prononcé), il trouve un autre mot³ dans l’appartement vidé :

Sur son secrétaire, ce mot : « Ne m’appelle pas. JE t’appellerai. » Le mot je souligné trois fois. (BK, 109)

Dieu appelle Jérémie qui finit par se soumettre au verbe divin ; Laura quitte Gabriel et promet de l’appeler plus tard. Mais Gabriel n’attend pas ; il quitte à son

2. *Trésor de la langue française*.

3. Rien que pour l’épisode de cette dispute avec Laura, qui couvre deux pages et demie, on compte douze occurrences de « mot ».

tour l'appartement, sans laisser le moindre mot, et « après avoir jeté son mot à la poubelle » (BK, 111). Par le premier vol pour Budapest, où il finit par se trouver dans des bains turcs : les bains de Kiraly. Lui qui a toujours choisi d'aller nager pour éviter de parler à Laura se retrouve confronté à une épreuve pour sa pudeur : devoir se montrer nu devant les autres clients, heureusement tous des hommes. Mais il surmonte cette gêne et finit par oublier « les autres, [s]a nudité embarrassante, et même pourquoi [il] étai[t] venu ici » (BK, 113).

Mais alors que cet épisode semble tellement important, puisqu'il détermine le titre du roman, il correspond à un échec retentissant : Gabriel repart pour l'Angleterre après trois jours, conscient que la démarche était vaine et qu'il n'a aucun intérêt à retrouver la trace de ses ancêtres.

De retour à Londres, dans l'appartement où Laura n'est pas rentrée, il passe par la piscine, puis se décide enfin : appeler ses parents, et demander à sa mère de lui parler de Marianne. Elle ne lui répond pas et, trois jours plus tard, son père lui écrit une lettre :

Ta mère a été bouleversée par tes questions. Il ne faut plus que tu l'appelles pour ce genre de choses. Je ne vois pas à quoi cela peut servir. Tu vas avoir un bébé bientôt, c'est une grande joie pour nous, et cela devrait l'être pour toi aussi, mais il ne sert à rien de remuer le passé. (BK, 119)

On pourrait croire que l'on est dans le piétinement complet. Retour à la case départ : Gabriel veut des réponses à ses actions, et ses parents s'y refusent. Mais Gabriel découvre que les questions ne l'intéressent plus : ce qu'il veut, c'est parler de lui. Construire un récit pour ses parents, inventer une mère « qui aurait d'autant plus besoin d'écouter son fils qu'elle avait perdu sa fille aînée » (BK, 120). Mais cette mère n'existe pas.

Un mois plus tard, Laura le convoque pour l'échographie de leur bébé. Il est ému, il croit que tout va reprendre. Pourtant, alors que des images de vie lui sont montrées, il pense à son père, qui avait refusé les services des pompes funèbres, faisant la toilette mortuaire de sa sœur, puis à son enterrement.

À ce stade, parce que, peut-être, il n'a pas construit le récit qu'il voulait offrir à ses parents, Gabriel régresse : les images l'arrêtent, les mots lui sont interdits. La fuite, le déplacement n'est, il le comprend, qu'une forme particulièrement cruelle du piétinement.

Image (l'échographie) et son (l'écho des pelletées de terre) s'entremêlent, comme la vie et la mort, mais la graphie de la vie ne parvient pas à triompher de la tombe : « Comment vivre lorsque la poussière et la mort s'infiltrèrent dans nos nuits ? » (BK, 124). Et le leitmotiv revient :

J'avais donné la vie. *Donner*, sans comprendre : je n'avais pas soupçonné qu'une fois la volupté disparue, ce mot allait reprendre sa place dans cet enchaînement figé, cette règle d'airain énoncée par mon père. La jouissance m'avait fait oublier qu'après l'étreinte, le mot *reprendre* revendiquerait ses droits. Mais cette première échographie de notre enfant me rappela qu'il nous est impossible, à chacun d'entre nous, d'oublier sa grammaire intime trop longtemps. (BK, 124)

Image et mot : l'impasse dans laquelle Gabriel reste enfermé, rebondissant de don inutile en perte irrémédiable. Il le sent : tout est question de langue. L'animal qui se reproduit ne se pose pas la question, ne réfléchit pas au fait qu'en donnant la vie, il offre à la mort. Grammaire : il lui faut passer au récit. Organiser, pour Laura, les images et les mots qui lui ont manqué. Qui ont creusé ce manque en lui. Mais aussi le manque, la trahison, la première, originelle, envers Laura et Léo : au début de sa liaison, se souvient-il alors, séparé de Laura dont il se demandait ce qui avait pu la séduire en lui, il se met à lui écrire de longues lettres, émouvantes, qui achèveront de rendre la jeune femme amoureuse. Mais, tel Christian et Cyrano, Gabriel vole les mots et les phrases de Léo, en recopiant les lettres que celui-ci lui a envoyées. L'histoire de Léo, à la fois si proche et si différente de la sienne, il se l'est appropriée pour s'attacher Laura. Il a trahi les deux et se le reproche aussi amèrement. Plus encore vis-à-vis de Léo, dont il a appris, par la presse, le décès du père. Il imagine son ami sur le chemin du cimetière, comme lui enfant derrière le cercueil de sa sœur. Le père de Léo qui rejoint sa fille morte, comme Marianne.

Car avant de revenir éventuellement vers Laura, Gabriel doit régler ses comptes envers son double. L'histoire de Léo est proche de la sienne, mais elle n'est pas la sienne. Les mots de Léo pourraient être les siens, mais ils ne le sont pas. Tout récit s'offre en événement à qui le reçoit, mais il faut que l'auditeur, à partir de là, construise son propre récit, car les phrases des autres sont des vêtements toujours mal taillés.

Mais de quelle manière ? Le roman ne tranche pas. Dans la synagogue, Gabriel apprend une prière :

Ouvre-nous la porte ! Les croyants la récitent un peu avant la fin de Yom Kippour, demandant ainsi l'inscription dans le livre de la vie. (BK, 131)

Gabriel réussira-t-il à écrire ce livre de la vie, cette page nouvelle pour son fils ?

La rue dans laquelle se trouve la synagogue de Golders Green porte ce nom étrange, The Exchange. *L'échange*. M'est-il encore permis d'échanger une autre vie contre la mienne ? Ouvrir une nouvelle porte, et trouver un autre chemin ? (BK, 133)

Échanger une vie contre la sienne : en faisant cela, Gabriel restera dans le double, dans le déplacement. Il n'y a qu'une vie, qu'une réalité. On n'échange pas sa vie, même pas l'ex-ange Gabriel. Mais ouvrir une nouvelle porte, emprunter un autre chemin, voilà qui serait un dépassement. Un cheminement, « un pas devant l'autre » (BK, 133) où, après avoir donné une vie que la mort va reprendre, on reprend à la mort pour donner la vie.

Vincent ENGEL

Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)

